

Zdeněk Jirotka

Saturnin

Traduit par Morgan Corven
et Caroline Vigent



Saturnin

Zdeněk Jirotka

Traduit du tchèque par Morgan Corven et Caroline Vigent

Publié par l'Université Charles de Prague

Éditions Karolinum

www.karolinum.cz

Prague 2024

Illustration de couverture Adolf Born

Direction artistique Zdeněk Ziegler

Mise en page Éditions Karolinum

Text © Zdeněk Jirotka – heirs, 2024

Translation © Morgan Corven, Caroline Vigent, 2024

Cover illustration © Adolf Born – heirs, 2024

Première édition française en livre numérique,
après deuxième édition française imprimée (2023)

978-80-246-5757-8 (pdf)

978-80-246-5758-5 (epub)



Université Charles
Éditions Karolinum

www.karolinum.cz
ebooks@karolinum.cz

I.

La théorie du docteur Vlach

J'ai engagé un domestique

L'histoire du brigand

Le docteur Vlach parle du bon sens et de Pythagore

Même si je n'aime pas trop toutes ces comparaisons et ces paraboles avec lesquelles le docteur Vlach construit ses discours enflammés, je dois reconnaître qu'il y a bien quelque chose dans son exemple de l'homme assis dans un café devant une assiette de beignets. Il permet de comprendre, du moins à peu près, quel genre d'homme est Saturnin.

Le docteur Vlach classe les gens d'après leur comportement face à une assiette de beignets dans un café à moitié vide. Imaginez un café luxueux un dimanche matin. Il fait beau dehors et il n'y pas beaucoup de clients dans le café. Vous avez déjà pris votre petit déjeuner, lu tous les journaux et maintenant vous êtes confortablement enfoncés dans une banquette moelleuse à regarder pensivement une assiette de beignets. L'ennui se propage doucement dans tout le café.

C'est à ce moment que doit se révéler, d'après la théorie du docteur Vlach, la catégorie de gens à laquelle vous appartenez. Si vous êtes une personne sans imagination ni dynamisme et dépourvue de tout sens de l'humour, vous regarderez ces beignets d'un air hébété et l'esprit vide, peut-être même jusqu'à midi, puis vous vous lèverez et partirez déjeuner.

J'ai de bonnes raisons de croire que le docteur Vlach me range dans cette première catégorie. Je pense qu'il a tort. Je ne parle pas de l'humour ni du dynamisme, mais ce qui me surprend vraiment, c'est qu'il ne me reconnaisse aucune imagination alors qu'il sait que j'ai réussi à remplir correctement et en entier un formulaire administratif de déclaration d'impôt. Mais là n'est pas la question. Même si

j'appartenais réellement à cette catégorie d'individus, cela me serait toujours bien plus agréable que de faire partie du second groupe, celui qui est composé des gens qui, en regardant ces beignets, prennent plaisir à s'imaginer ce qui se passerait si quelqu'un commençait sans crier gare à jeter ces pâtisseries sur les autres clients du café.

Je ne comprends pas comment un homme adulte et raisonnable peut avoir des pensées pareilles. En même temps, je suis tout à fait d'accord avec le docteur Vlach lorsqu'il dit lui-même appartenir à cette catégorie. Et pour des raisons qui m'échappent, il en est fier. Il considère ce genre de personnes comme plus mûres spirituellement. Cependant, je ne vois pas le rapport entre la maturité spirituelle et l'image des beignets explosant sur la tête des clients qui n'ont rien demandé. Je ne vois vraiment pas, mais je n'ai pas l'intention de me disputer avec le docteur Vlach à ce propos. Car je sais à quoi ressemblent les discussions avec lui. À chaque fois que je me suis laissé entraîner dans ce genre de débat, j'ai eu l'impression d'être celui qui commet l'acte insensé de percer un trou dans le mur d'un barrage hydraulique.

Si le destin n'avait pas mis Saturnin sur mon chemin, je n'aurais jamais pu croire en l'existence d'une troisième catégorie de personnes, de véritables oiseaux rares. Je veux parler de ces gens que l'idée de voir des beignets siffler dans les airs séduit tellement qu'ils n'hésitent pas une seconde à la mettre à exécution.

Le docteur Vlach éprouve pour de tels individus un respect sans borne. Il affirme que pour agir ainsi, il faut non seulement un sens prononcé du comique, mais aussi du courage, du tempérament, et je ne sais quoi encore. D'après moi, il faut surtout une bonne dose de folie et tout individu sensé devrait être stupéfait à l'idée que de telles personnes puissent vivre hors des établissements que la société prévoit pour elles. J'étais malheureusement destiné à faire la douloureuse expérience que ces gens existent bel et bien,

dotés d'une liberté individuelle toujours intacte. Saturnin en fait partie.

Si je regarde aujourd'hui la courte période que je viens de vivre, je suis assailli par un grand nombre de questions. Je me demande par exemple comment tout cela a pu se passer en aussi peu de temps. Ma vie a été en quelque sorte un condensé d'événements qui se sont précipités les uns après les autres, si vite que j'ai eu du mal à les suivre. Comme quelqu'un qui, en descendant d'une colline enneigée, dérape sur une plaque de glace dissimulée sous la neige. J'ai le sentiment de ne pas avoir particulièrement fait preuve de dignité en dévalant la pente verglacée, mais je pense que cela se comprend, et je voudrais bien savoir qui pourrait me le reprocher. Seul quelqu'un qui ignore ce que c'est que de se battre désespérément pour conserver ce qui lui reste d'équilibre aurait pu prétendre qu'il m'était possible de m'extirper à n'importe quel moment de ce toboggan. Du reste, ce n'était pas vraiment déplaisant, et je pense même que cela en valait la peine. J'ai depuis longtemps abandonné mes rêves d'aventures de petit garçon, j'aime vivre dans le calme et la simplicité, mais je pense qu'une pluie d'événements inhabituels ne peut faire de mal à personne. Nul ne s'est encore jamais noyé sous la pluie et l'homme oublie vite les moments désagréables. Avec le recul, une traversée pénible en pleine tempête de neige vous apparaît comme une aventure plutôt intéressante.

Ce n'était peut-être pas très sage de prendre un domestique dans ma situation de jeune homme célibataire. Cela pouvait même paraître excentrique et un peu trop romanesque. Il est sûr qu'en Bohême, rares devaient être les jeunes hommes qui avaient leur domestique, et la pensée d'avoir fait quelque chose d'aussi singulier perturbe mon caractère paisible et conservateur.

Saturnin cherchait dans les petites annonces une place de domestique à des conditions que je pouvais accepter, et

il avait d'excellentes références. Son aspect et sa distinction me convenaient parfaitement. Plus tard, j'ai découvert qu'il avait reçu une éducation approfondie et rigoureuse. Son prénom, quelque peu inhabituel, m'était pourtant familier, mais ce n'est que récemment que j'ai réalisé ce qui le rattachait à ma mémoire. Un journal datant d'environ deux ans m'est passé entre les mains, avec un article sur une tentative de cambriolage dans la villa du professeur Luda, et je me suis souvenu que nous en avions parlé à l'époque au café. Saturnin était le héros du jour et son comportement avait sidéré jusqu'aux lecteurs les plus sérieux. D'ailleurs, j'ai ici la coupure du journal :

UNE HISTOIRE CAPTIVANTE DE BANDIT. Dans la nuit du dimanche 6 août, un bandit inconnu s'est introduit dans la villa du professeur Luda, historien et collectionneur, et a tenté de forcer le coffre-fort dans lequel le professeur conservait quelques précieuses antiquités. Avant d'avoir pu ouvrir le coffre, il a été interrompu par l'employé de maison, monsieur Saturnin. Ce qui s'est passé ensuite entre les deux hommes fait l'objet d'une enquête. Car lorsque la police, prévenue par téléphone, est arrivée sur les lieux, elle a trouvé le voleur sans connaissance, avec une grave blessure à la tête. Monsieur Saturnin a fait une déposition pour le moins inhabituelle. Il affirme que le bandit s'est blessé tout seul et ce, avec un fléau de la collection du professeur Luda. Il maintient cette déposition surprenante avec obstination. Le bandit, lui, a repris connaissance à l'hôpital, mais il déclare avoir oublié comment il s'appelle. D'après l'enquête préliminaire, il semble que les faits se soient déroulés ainsi : le bandit, pris sur le fait, a tenté d'intimider monsieur Saturnin avec un revolver. Monsieur Saturnin lui a arraché l'arme des mains et l'a jetée par la fenêtre, dans le jardin où elle

a été retrouvée plus tard. Ensuite, monsieur Saturnin a entamé une longue tirade où il s'efforçait d'expliquer au bandit qu'un combat entre deux adversaires armés de façon inégale n'était pas fair play. Il l'a engagé à décrocher une arme du mur, que le bandit décrit comme un manche et une boule reliés par une chaîne, puis il s'est lui-même emparé d'une arme identique. Après quelques entrées en matière passablement confuses, le combat a commencé et le bandit a été touché. Le plus intéressant est que le blessé n'exclut pas la possibilité de s'être ouvert la tête tout seul car, dit-il, son engin s'était avéré très difficile à manier, et à plusieurs reprises il n'avait réussi que de justesse à esquiver la boule tournoyante de sa propre arme. Il prétend aussi avoir eu pendant tout le combat une peur bleue de briser le lustre. Au bout du compte, il se dit satisfait du dénouement de cette aventure. À l'issue de l'enquête, nous ne manquerons pas de fournir à nos lecteurs de plus amples informations.

J'ai déjà dit qu'il était impossible de discuter avec le docteur Vlach. Non seulement, il vous accable d'une avalanche de paroles, mais en plus, il lui arrive d'exécuter des pirouettes mentales pour s'engager subitement dans des diatribes contre une chose que vous n'aviez pas la moindre intention d'aborder. Tout cela aura de l'influence sur la cohérence de mon récit, mais je n'y peux rien. Les discours inattendus du docteur Vlach font que, parfois, un chapitre qui parle au début de criminalité finit en parlant toujours de criminalité, même s'il a été question pendant presque tout le texte de pêche à la truite. Le docteur Vlach est ainsi, et il est difficile de changer un homme de cinquante ans.

Un jour, je lui ai demandé ce que quelqu'un de sensé devait penser des événements décrits dans l'article. Il m'a répondu qu'il était vraiment difficile de le savoir car

de nos jours, plus personne n'avait de bon sens. Il a dit que nous avions tous adapté notre matière grise à nos métiers extrêmement spécialisés et que nous faisons tout notre possible pour que le reste de nos méninges meurt d'inaction. C'était le seul moyen de nous faire remarquer par nos supérieurs et de pouvoir commencer à faire carrière. Il était, paraît-il, stupéfiant de voir à quel point de simples raisonnements étaient déjà hors de portée du cerveau de la plupart des gens.

Le docteur Vlach a encore parlé cinq autres quarts d'heure, et je ne me rappelle plus très bien de quoi aujourd'hui. Il a conclu par une petite apologie de Pythagore. Je n'ai pas réfuté son opinion, mais en ce qui concerne son affirmation selon laquelle plus personne aujourd'hui ne fait preuve de bon sens, j'estime que le docteur Vlach ne devrait parler que pour lui.

II.

*Une vieille maison bien tranquille
Par principe, je ne dis pas de proverbes
Les excentricités de Saturnin
Nous habitons sur un bateau
J'accepte de capturer Marc Aurèle
Aucun homme ne supporte que l'on doute de sa bravoure*

Je voudrais que vous imaginiez combien ma vie était calme avant que Saturnin ne devînt mon domestique. J'habitais un petit appartement dans une de ces vieilles maisons bourgeoises dont la magie particulière avait toujours eu beaucoup d'effet sur moi. Je m'y sentais très bien. L'atmosphère de ces maisons avec leurs façades couvertes d'ornements en stuc, leurs marches en pierre usées par le temps, l'intimité de leurs couloirs obscurs et leurs portes à hauts panneaux m'étaient bien plus chères que l'espace uniforme des constructions modernes. Il me semble qu'une obscurité douce et rassurante fait partie de l'agrément d'une habitation humaine.

Le docteur Vlach prétend que ce sont des sentiments hérités de nos ancêtres qui vivaient dans les cavernes. D'ailleurs, à l'époque, il parlait de mon appartement avec beaucoup de mépris. Il ne comprenait pas comment je pouvais vivre dans cette maison. Il disait que dès qu'il en franchissait le seuil, son cœur se serrait et qu'en son âme défilaient des images terribles de tragédies humaines. Selon lui, tous ceux qui avaient vécu là pendant de longues années avaient emporté leur bonheur avec eux, tout en y laissant leurs souffrances, leurs regrets et leur détresse. Il affirmait que tous les recoins de la maison étaient imprégnés des larmes versées lors de nuits de désespoir sur lesquelles le jour ne s'était jamais levé. En bref, le docteur Vlach disait qu'il devait s'être passé des choses affreuses à cet endroit et que tout pourrait bien s'effondrer sur nos têtes.

Pour autant que je sache, rien de si terrible n'est arrivé. Une fois seulement, un échafaudage est tombé et ce nullement sur le docteur Vlach mais dans la cour. Personne n'a été touché et il n'y avait donc aucune raison de se sentir triste. Le docteur Vlach a dit ensuite qu'il préférerait que ce soit le malheur qui lui tombe dessus plutôt qu'un échafaudage. C'est sa façon d'échapper à toute discussion sérieuse.

Je vivais donc dans un petit appartement silencieux aux murs recouverts de tapisseries délavées et de tableaux entourés de larges cadres anciens. La grosse pendule à colonnes avec son carillon décomptait le temps lors des soirées tranquilles que je passais dans mon imposant fauteuil à oreilles.

Oui, je restais assez souvent chez moi, surtout quand le temps était maussade. Lors de ces nuits noires d'automne, quand les cieux déversaient des torrents de pluie sur le sol, que le vent impétueux et glacial arrachait les feuilles des arbres, qu'il hurlait entre les tours des vieux châteaux et se confondait avec les cris des corneilles effarouchées, quand les cavaliers solitaires galopaient sur des chemins boueux vers des destinations obscures, lors de telles nuits, je restais assis de longues heures près du poêle à lire des romans historiques de Vaclav Benes Trebizsky. Puis j'allais dormir et il me semblait alors entendre les pleurs d'une maîtresse, les craquements d'une charpente en feu ou des serments de vengeance, et le matin venu, je n'en revenais pas de voir des tramways dans les rues de Prague. Et j'étais surpris de constater que le café que madame Suchanek m'apportait pour le petit déjeuner n'était pas empoisonné.

Madame Suchanek, une dame assez âgée aux cheveux bruns séparés par une raie, s'occupait de moi presque comme une mère. Je ne manquais de rien, je ne pouvais me plaindre de rien, et c'était peut-être justement cela qui me contrariait. Il existe un proverbe à ce propos mais par principe, je ne dis jamais de proverbes. Mon esprit y est

allergique. Quand vous ferez la connaissance de Tante Catherine, vous comprendrez pourquoi.

Et c'est dans cet environnement tranquille qu'un jour Saturnin a fait son entrée, considérant comme de son devoir de rendre ma vie aussi mouvementée que possible. Vous verrez par vous-mêmes qu'il a parfaitement réussi.

Que les choses soient claires : je ne veux pas dire que Saturnin n'était pas un bon domestique. Il avait toutes les qualités d'un bon domestique. C'était un bel homme, blond, honnête, fidèle et très intelligent. J'ai toujours eu le sentiment qu'il aurait aussi bien pu être directeur d'un consortium international que domestique. Mais il est à peu près sûr qu'il n'aurait pas pu changer aussi facilement de poste de directeur que de poste de domestique.

Lorsqu'il m'a présenté ses références, j'ai constaté qu'il manquait la recommandation de son dernier employeur. J'ai appris plus tard pourquoi il ne pouvait pas en avoir. Il avait quitté sa place suite à une scène à la limite de l'absurde. Une sorte d'amok l'avait saisi au moment où il avait estimé ne plus pouvoir supporter sa maîtresse. Dans sa rage, dont j'ai des raisons de croire qu'elle était feinte, il avait causé des dégâts impardonnables au mobilier de l'appartement avant de jeter sa maîtresse stupéfaite dans la fontaine du parc du château. Puis il s'était calmé. Même si je la connais très bien, je ne nommerai pas la dame en question. Mais je voudrais préciser que mes expériences avec elle me permettent dans une certaine mesure de comprendre, et peut-être même d'excuser, la conduite de Saturnin. C'est que je connais un bon nombre de personnes qui auraient volontiers jeté cette dame dans une fontaine. Mais aucun d'eux n'y aurait apporté la touche finale de Saturnin. En effet, lorsque la dame avait sorti la tête de l'eau, fixant le coupable d'un regard abasourdi, Saturnin s'était incliné avec raideur et avait annoncé que madame était servie. Puis il s'était retiré pour emballer ses affaires.

Je n'ai compris que bien plus tard que l'élaboration de situations aussi farfelues était chez lui une véritable passion. Cependant, je ne pense pas qu'il se serait permis quelque chose de tel avec moi. Déjà, il devait bien se rendre compte que mes proportions corporelles auraient pu lui compliquer la tâche et, en plus, ma dignité naturelle suffisait à réfréner ses élans. Mais dès l'instant où il est devenu mon domestique, je devais me tenir prêt, tous les jours et à n'importe quelle heure, à faire face à des situations totalement inédites, sensationnelles et généralement très peu agréables.

Tout a commencé quand il a parlé de moi avec madame Suchanek en m'attribuant, paraît-il, les titres les plus improbables comme Sire, Sa Majesté, Sahib, ou Son Altesse sérénissime, selon ses lectures du moment. Puis il a rempli l'appartement de toutes sortes de trophées de chasse comme des cornes de buffles, des défenses d'éléphants, des peaux de bêtes, et j'en passe... Plus tard, j'ai découvert qu'il empruntait ces objets à l'accessoiriste d'un de nos plus grands théâtres. En mon absence, il devait raconter à mes amis des histoires de chasses imaginaires. C'est la seule façon pour moi d'expliquer pourquoi quelques dames de ma connaissance m'ont surpris en me demandant au café de leur raconter la fois où j'avais tué un requin avec le trépied d'un appareil photo. Naturellement j'ai nié avoir jamais fait une chose pareille et depuis, j'ai la réputation d'être un héros trop modeste.

En vain, j'essayais de comprendre pourquoi Saturnin faisait tout cela. Au début, j'ai pensé qu'il avait le désir obsessionnel d'être le domestique d'un gentleman aventurier et que, faute de mieux, c'est ma personnalité banale qu'il avait enveloppée de l'aura d'un héros. Plus tard, j'en suis arrivé à la conclusion qu'il ne faisait que s'amuser.

Il avait du reste un sens de l'humour totalement déplacé. Un jour, il m'a exposé une théorie très bizarre sur les bla-

gues dites canadiennes. D'après ce que j'ai cru comprendre, le sommet du comique dans ce genre de blagues est atteint lorsqu'une maison brûle ou que quelqu'un est grièvement blessé. Je ne peux pas dire que ce soit vraiment à mon goût.

Au bout de six mois environ, Saturnin a commencé à dire que l'appartement dans lequel nous vivions heureux jusqu'à là n'était pas assez grand. Au fond, c'était vrai. Au début, il convenait parfaitement mais je ne sais pas si vous avez déjà vu des cornes de buffles... Il va de soi que le docteur Vlach soutenait Saturnin. Il disait que j'aurais dû quitter cette maison depuis longtemps, ajoutant que ma santé était fragile et que l'appartement était humide. Il n'y avait là-dedans pas une once de vérité. D'abord, l'appartement n'était pas humide du tout, quant à l'état de ma santé, le docteur Vlach n'en savait strictement rien. La dernière fois qu'il m'avait soigné, c'était pour la rougeole et je devais avoir dix ans.

Finalement, un après-midi où j'étais chez des amis, Saturnin est venu me chercher pour m'annoncer discrètement que nous avions déménagé. Il a précisé que nous habitions sur l'eau à côté du pont suspendu.

Il aurait probablement apprécié que je m'évanouisse. Mais j'ai gardé tout mon calme et j'ai poursuivi ma partie de cartes. J'ai attendu jusqu'au soir pour boire quelques cognacs et aller voir mon ancien appartement. Il était bel et bien vide et madame Suchanek avait les yeux baignés de larmes. Vu l'accueil que m'a réservé le propriétaire j'ai préféré ne pas trop l'interroger sur les détails de mon déménagement. Et je me suis rendu au pont suspendu. C'était sans doute absurde mais je devais bien aller quelque part. Saturnin était debout sur le quai, il portait une casquette plate de marin et m'a appelé capitaine.

À partir de ce jour, nous avons vécu sur une péniche et je ne peux pas dire que cela ait été si terrible. Il est vrai que dès la première semaine, l'ancre s'est détachée en pleine nuit, laissant notre bateau franchir le barrage. Cette expérience